



Sous la direction de Vincent Jullien &
Efthymios Nicolaidis avec Michel Blay

Europe et sciences modernes

Histoire d'un engendrement mutuel



Sous la direction de Vincent Jullien &
Efthymios Nicolaidis avec Michel Blay

Europe et sciences modernes

Histoire d'un engendrement mutuel

Vincent JULLIEN, Efthymios NICOLAÏDIS, avec Michel BLAY

Introduction¹

Les sciences, telles qu'elles sont aujourd'hui internationalement inventées, pratiquées, discutées dans les laboratoires, dans les congrès, les revues du monde entier, sont pour l'essentiel les héritières et les continuatrices des sciences européennes. On examinera quand et comment ces sciences et la philosophie naturelle associée se sont déployées en Europe.

L'hypothèse qui est ici proposée est finalement aussi simple qu'importante : l'Europe en constitution a rendu possible le développement de ces sciences et de la philosophie naturelle ; réciproquement, la constitution de ces immenses domaines de savoir a constitué une des trames les plus stables, profondes et solides qui font exister l'Europe. Tel est le cadre général des contributions que nous publions ici. Une moitié seulement de cette tâche est réalisée dans ce volume ; nous examinons l'engendrement mutuel de l'Europe et des sciences entre la fin du Moyen Age et la fin du XVII^e siècle. Nous espérons pouvoir donner bientôt une suite à ces travaux, suite qui portera sur les XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles.

Deux moments paraissent s'imposer comme décisifs, le premier au XIII^e siècle, le second au XVII^e siècle. On a souvent exposé en quoi le second moment semblait réfuter le premier tant il est vrai que l'âge classique se pose comme opposé au Moyen Age. Cette thèse a été formulée a posteriori par des historiens modernes, mais aussi par des savants et des philosophes des XVII^e et XVIII^e siècles. Le contraire a aussi été défendu : l'émergence, au XVII^e, de la « science moderne » de la « nouvelle science » comme le disaient ses acteurs, aurait confirmé, poursuivi et renforcé définitivement ce qui s'était passé au XIII^e siècle.

1 Ce livre est issu d'un colloque organisé à Nantes les 7, 8 et 9 février 2011 par deux équipes, celle d'Histoire, Philosophie et Didactique des Sciences et des Techniques (HPDST) de la Fondation Nationale de la Recherche Scientifique, Athènes, et le Centre Atlantique de Philosophie (CAPHI) de l'université de Nantes.

Le livre ainsi que le colloque ont été cofinancés par le programme Hephaestus (Fp7, Capacities, RegPot1-2008, 22985).

Les éléments de rupture et de renouvellement que l'on rencontre au XVII^e siècle dans l'ensemble des activités scientifiques sont très considérables, mais on doit aussi examiner comment les sciences et la philosophie de cette époque redoublent, réinvestissent, prolongent ce qui avait été commencé au XIII^e siècle : la réalisation d'une communauté culturelle européenne.

On admet en général qu'assez brusquement, l'ambiance et les conditions intellectuelles changent aux XII^e et XIII^e siècles. On assiste à un déferlement d'informations scientifiques et philosophiques, dû à la découverte, absolument massive, en quelques décennies, du corpus de la science grecque ancienne, enrichi de plusieurs siècles de travaux arabes qui viennent s'ajouter aux sources grecques transitant notamment par Byzance, sources trop minces pour provoquer le mouvement auquel on va assister ici. En quelques générations, tout le corpus gréco-arabe, traduit en latin, est lisible dans l'Occident.

La création des deux principaux ordres mendiants chrétiens, les Dominicains (1217) et les Franciscains (1226), semble être un vigoureux catalyseur de ce mouvement. L'interprétation qu'il convient de donner de cette proximité instaurée entre théologie et philosophie naturelle est, elle aussi, très discutée. L'installation de la philosophie naturelle – celle d'Aristote en l'occurrence – au cœur des processus cognitifs est un phénomène qui continue de suggérer des interprétations très diverses : le quitus donné à l'Eglise chrétienne (alors catholique) pour avoir su forger une vaste institution indépendante et avide de comprendre la création reste une thèse fortement soutenue (Gaukroger par exemple) mais toujours contestée.

Dans le même temps, des institutions d'un type nouveau voient le jour : les universités qui deviennent des lieux de production de savoir, de recherche, de confrontation. Pour toutes ces raisons, il n'est pas erroné de juger que la *libido sciendi* est désormais – et pour toujours – intensément réveillée dans le monde latin.

Le caractère européen de cette *libido sciendi* sera renforcé. Nous avons donc discuté la nature et l'ampleur de ce renforcement comme – réciproquement – du caractère scientifique de l'Europe politique au cours des périodes intermédiaires, dites du « Moyen Age tardif » et de la Renaissance. Un trait spécifique de la jeune Europe s'en trouve dessiné.

Le XVII^e siècle constitue, par bien des caractéristiques, un siècle d'or pour les sciences et la philosophie naturelle. La notion de « révolution